

Maria Koudacheva et Romain Rolland : les origines de la rencontre

Gennady Obatnin

Texte traduit du russe par Irène Rey

Auteur d'une thèse sur le poète Wenceslav Ivanov, Gennady Obatnin est professeur associé à l'Université de Helsinki au Département des langues et littératures slaves et baltes ; il est spécialiste des auteurs symbolistes russes. Il va faire paraître à Moscou un ouvrage consacré aux « Années russes » de Marie Koudacheva avant son installation à Villeneuve ; s'appuyant sur de nombreuses lettres de Marie à ses amis, dont Ivanov, Volochine, Bély, Bobrov, Ehrenbourg, il apportera de nombreux renseignements sur cette période de sa vie et les milieux littéraires qu'elle fréquenta ; l'ouvrage contiendra, en annexe, certains de ses poèmes en russe et une bonne vingtaine d'autres en français. Par ailleurs, il travaille à une présentation des Œuvres complètes de Wenceslas Ivanov pour l'Académie des Sciences de Russie.

(NDLR : nous remercions très vivement Irène Rey, professeur de Lettres à Clamecy, pour avoir traduit du russe le texte de Gennady Obatnin)

Dans les années 1936 et 1937, dans le principal journal russe de l'émigration, *Notes contemporaines* est paru un article, signé X, sous le titre « De là-bas (extraits de lettres d'un vieil ami ». En raison des particularités de la position de l'auteur, présentée par l'un des rédacteurs du journal, Vadime Roudnev, comme une tentative de conciliation religieuse avec la réalité soviétique, ces lettres envoyées d'URSS par un particulier, suscitèrent de vives réactions au sein de l'émigration russe. Aujourd'hui, ce n'est plus un secret pour personne que l'expéditeur était Evguenia Gertsik et la destinataire – sa vieille amie Vera Grinevitch à qui revenait également l'initiative de les publier.

Il y a quelques années, les originaux de ces lettres ont été publiés dans un ouvrage rassemblant des matériaux épistolaires sous le titre *Appel venu de l'autre côté du « rideau de fer »*. Gertsik, qui était la traductrice et l'amie de beaucoup d'écrivains russes symbolistes et philosophes modernistes et par

conséquent habituée à une vie intellectuelle intense, tentait de la poursuivre dans les conditions difficiles de la Russie stalinienne. Elle avait en particulier lu avec beaucoup d'intérêt le cycle des romans de *L'Âme enchantée* de Romain Rolland, paru dans l'édition soviétique de ses œuvres complètes.

Dans les *Notes contemporaines* on trouve cet extrait d'une lettre de Gertsik datée du 12 juillet 1936 :

J'ai lu avec beaucoup d'émotion le dernier livre de Romain Rolland. Il fait partie du cycle L'Âme enchantée et raconte l'histoire d'une femme nouvelle. L'intérêt n'est pas tant dans sa valeur artistique que dans le fait qu'il exprime tellement bien ce que nous éprouvons ici. En russe, il s'intitule Rodi (L'Enfantement) mais au fond c'est l'histoire de nombreuses morts et c'est la raison pour laquelle il nous touche autant. Je trouve là une telle intensité qui vient du fond de l'âme et qu'il essaie, avec son expérience de septuagénaire, de verser dans son livre avec la hâte d'un homme proche de la mort. Et la foi de cette Annette, sa foi en la vie qui inclut aussi la mort m'est également très proche. Je vois bien toutes les objections qu'elle peut susciter mais ce qui compte le plus pour moi c'est cette foi inextinguible dans la vie, et j'y vois pour notre pays l'issue la plus sûre¹...

Cependant, elle avait commencé à lire le cycle de Romain Rolland plus tôt ; voici l'extrait d'une lettre du 26 juillet 1934 :

Je suis en train de terminer l'avant-dernier roman de Romain Rolland tiré de la série L'Âme enchantée, il s'agit de l'histoire d'une femme contemporaine qui a traversé toutes les catastrophes, toute cette incroyable accélération de notre temps. Je n'aime pas l'auteur en tant qu'artiste, je le rejette même, mais ses romans nous bouleversent et nous sont proches parce que

1. *Notes contemporaines*, 1937. Livre 63, p. 331-332.

comme nul autre il entre en résonance avec nos propres thèmes intellectuels. Je le compare avec d'autres écrivains français comme Giraudoux ou Jules Romains qui ont mieux rendu le chaos d'après-guerre que l'esprit de création qui s'y fraye son chemin. Ce roman s'intitule L'Annonciatrice, l'héroïne est une femme déjà âgée, comme nous, et cette « annonciatrice » est un personnage très idéalisé².

Sous la forme publiée dans le journal, la lettre a été remaniée. En fait, dans l'original, la phrase se termine ainsi : « C'est le portrait très idéalisé de Maya. Tu sais qu'à présent, il [Romain Rolland] a épousé Maya³ ? » L'héroïne de Rolland a séduit Gertsik au point qu'elle a demandé plus d'une fois à Grinevitch de lui procurer le roman dans sa version originale, elle a même fini par lui proposer de l'argent pour cet achat dans sa lettre du 14 décembre 1937 :

J'ai d'abord pensé demander à sa femme Maya qu'elle t'envoie ce volume. Mais c'est compliqué. Je te demande donc de prendre chez ton vieil ami l'argent nécessaire à l'achat de ce livre. L'héroïne est une femme âgée, elle ressemble à nous toutes (il a bien saisi l'image de notre « quatrième sœur », bien sûr, elle se distingue de nous parce qu'elle est française, certains trouvent qu'elle fait incroyablement penser à Adia) et voici qu'elle aussi tombe dans un puits sans fond, dans un océan, dans la mort. Mon rapport avec ce livre qui comporte beaucoup de défauts artistiques n'a rien à voir avec un jugement littéraire. Il semble être, je le répète, le journal intime d'une quatrième sœur, comment ne pas le voir⁴ !

Retenons cette appréciation : d'un côté, l'héroïne de Romain Rolland correspondrait à un type, celui d'une lectrice russe, intellectuelle cultivée, d'un autre côté, elle correspondrait à une personne réelle. Maria Pavlovna Koudacheva, Mikhaïlova de son

nom de jeune fille et Koudacheva du nom de son premier mari, plus connue dans le Moscou d'avant la Révolution sous le nom de Maya Cuvillier⁵. Maria Pavlovna Koudacheva a commencé à entretenir une correspondance avec Romain Rolland à partir de la fin de l'année 1922⁶. Bien entendu, le récit de leur relation puis de leur mariage a été fait plus d'une fois par la suite par Koudacheva elle-même⁷. Les dates les plus sûres sont fournies par les mémoires qu'elle a dictés à Wolf Sedikh, le directeur des éditions soviétiques « Le Progrès », mémoires qu'il a fait connaître par son livre. La période « russe » « d'avant Romain Rolland » de la vie de Koudacheva n'y occupe que peu de place : après avoir effleuré le mystère de sa naissance, après avoir cité les deux poèmes que lui a consacrés Volochine et avoir indiqué une date erronée de la mort de Serge Koudachev (1918 au lieu de 1920), l'auteur se consacre à la question des relations avec Romain Rolland, au début de leur correspondance à la fin de 1922, à leur rencontre, au fameux article d'Henri Guilbeaux etc. Par chance, le récit de la suite revient à Maria Pavlovna elle-même :

J'ai été autrefois amoureuse du poète Wenceslas Ivanoff. Lorsque je l'ai rencontré, j'avais 18 ans et lui 47 ; il émanait de lui une sorte de magnétisme qui a même été évoqué par Blok dans un de ses poèmes : « ...il irradie tout entier d'une force mystérieuse⁸. » Il m'aimait beaucoup mais il n'y a jamais rien eu entre nous. Il m'a offert son livre avec cette dédicace : « À la très chère qui fait la joie de mon cœur, à ma très proche et bien-aimée Maria qui m'appelle avec tendresse son père. À l'enfant bénie de Dieu⁹. » Lorsque j'étais seule avec lui, j'étais si bouleversée que je ne pouvais dire un mot. Je le rencontrais aux soirées de Nicolas Berdiaeff, un parent de mon premier mari. À ces soirées, je lisais mes vers et je n'étais pas du tout intimidée. Mais lorsque j'allais chez lui le dimanche, je ne pouvais dire

2. *Notes contemporaines*, 1936. Livre 61, p. 344.

3. *Appel venu de l'autre côté du « rideau de fer »* : Lettres d'Evguenia Gertsik, de Vera Grinevitch, de Lyda Berdiaeva. Édition, composition, introduction et commentaires de T. N. Joukovskaïa, Moscou, 2011, p. 187.

4. *Appel venu de l'autre côté du « rideau de fer »*, p. 307. Les trois sœurs sont bien évidemment les deux sœurs Gertsik, la poétesse Adélaïde (Adia) et Evguenia ainsi que la destinataire de la lettre. Bien entendu, on peut y voir une allusion au titre de la pièce de Tchekhov. À propos du rôle décisif de Koudacheva dans la publication de l'édition soviétique des œuvres de Rolland voir l'article récent de M. E. Malikova, « "Le Temps" : histoire de l'édition coopérative de Leningrad (1922-1934) », dans « *La fin des institutions culturelles dans les années 1920 à Leningrad* », Moscou, 2014, p. 238-239.

5. Au sujet de ses relations avec les créateurs du monde littéraire et artistique russe, on se reportera utilement aux ouvrages suivants : – M. P. Arakelova, A. A. Gorodnitskaïa, « *L'Âme enchantée* : M. P. Koudacheva-Rolland », dans *L'intelligentsia russe en Russie et à l'étranger : Nouveaux documents et matériaux*. Moscou, 2001 ; – T. N. Joukovskaïa, E. V. Snejkova, « Le portrait de Maya Cuvillier tel qu'il ressort de ses lettres », dans « *Le siècle d'argent* » en Crimée : regards sur le XXI^e siècle. Éléments des quatrième conférences Gertsik à Soudak du 6 au 10 juin 2005. Moscou, Simferopol, Soudak, 2007 ; – G. V. Obatnin, « Cuvillier, Ivanoff et Bettina von Arnim », dans *La Russie et l'Occident*, recueil d'articles pour le 70^{ème} anniversaire de K. M. Azadovski, Moscou, 2011, p. 347-402 ; – G. Obatnin, M. Spivak, « "Avec moi, il est un loup sauvage" : Andreï Belyi dans les lettres de M. Koudacheva », dans *Les mondes d'Andreï Belyi*, Belgrade, Moscou, 2011, p. 161-176.

6. Le fait que Koudacheva a envoyé ses premières lettres à Rolland est également confirmé par Boris Nossik qui, cependant, ne produit aucun document à l'appui. (B. Nossik, « Qui es-tu ? – Maya », *L'Étoile*, 2001, n°4, p. 49.)

7. C'est également dans une lettre à Victor Manouïlov datée du 19 octobre 1935 qu'elle indique que cette année 1923 a marqué le début de cette correspondance. C'est cette date qui est reprise dans toutes les œuvres de critique littéraire.

8. Extrait de l'envoi de A. Blok « À Wenceslas Ivanoff » (« Au début du bal s'élevait le gémissement des violons... », 1912).

9. Ivanoff a inscrit cette dédicace sur son recueil de poèmes *Tendre secret*, 1912.

un mot. Je lui apportais à chaque fois une nouvelle lettre, et lui répondait à la précédente. J'ai envoyé ces vers à Rolland pour qu'il me connaisse plus intimement, comme on connaît un poète à ses vers et par des conversations ou des rencontres etc. Rolland a remanié un de ces poèmes et l'a inclus dans L'Âme enchantée¹⁰.

Ces derniers mots de Koudacheva ont été également rapportés en 2009 dans une émission de la série « Plus grand que l'amour » de la chaîne « Culture » de la TV russe (chaîne populaire auprès des intellectuels, consacrée à des événements culturels, à l'histoire, etc.). L'essentiel du récit biographique était fondé sur le livre de Sedikh. Remarquons qu'il n'y a rien d'inhabituel dans ce comportement ; dans les archives des amis de Koudacheva, on trouve des choix de ses vers qu'elle leur avait donnés dès le début de leur rencontre. Ses premières lettres à Volochine, écrites en janvier 1913 contiennent certains de ses vers. Indiscutablement Ivanoff a occupé une place centrale dans sa vie spirituelle et intellectuelle. Ainsi, alors qu'elle est convaincue qu'Ivanoff n'est déjà plus de ce monde, elle lui adresse des vers qu'elle envoie en même temps à Paul Claudel¹¹. Koudacheva en parle dans la dernière lettre quelle envoie à Ivanoff à Rome le 26 juin 1948 où elle lui dit qu'elle a pensé très fort à lui en 1939 et que « ... comme toujours dans ce cas, je vous ai écrit des vers ! Bien sûr, j'écris ces vers mais je ne les montre à personne, – sauf à Paul Claudel à qui ces vers qui vous étaient destinés ont été aussi envoyés. – Je vous les apporterai lorsque je viendrai à Rome¹². » Cependant elle n'aura pas le temps de se rendre à Rome avant la mort d'Ivanoff, survenue en 1949.

Dans une lettre à Koudacheva, datée du 8 février [1923], Rolland lui écrit à propos de deux recueils de ses vers que lui a fait parvenir une de ses amies de Moscou :

J'ai dit à votre amie [...] que j'ai surtout aimé la printanière ivresse des chants de 1915 et – (si différents !) – les chants brûlants et durs de 1922, aux lueurs métalliques. – Mais ce qui me touche aussi, c'est la suite de ces poèmes, dont les rêves insoucieux – (Je me trompe : dont les soucis heureux) – de Koktebel devaient avoir pour le lendemain le sombre éclat des jours saturés de

fièvre et d'électricité. Je suis fâché de ne pouvoir faire éditer votre livre à Paris¹³.

Plus tard, Rolland suggère que Balmont propose la publication de son œuvre aux éditions Bossard, lieu de rencontre des écrivains russes, et Koudacheva elle-même indique dans le post-scriptum d'une lettre adressée le 22 juin, sans doute 1923, à Maximilien Volochine : « J'ai noué une relation – épistolaire – avec Romain Rolland. – Balmont, cherche à m'obtenir une publication de mes vers à Paris¹⁴. » Dans une lettre du 26 mars 1923 adressée au même destinataire, il est précisé que ses vers ont bien été présentés à Paris par la femme du « représentant de la Croix Rouge, M. de la Grange. Je lui ai donné deux “exemplaires”, l'un pour Henri de Régner, l'autre pour Romain Rolland qui, le mois dernier, m'a envoyé de Suisse où il réside, une lettre incroyablement gentille¹⁵. »

En 1923 est publié, sous le titre *L'Été* le troisième tome de *L'Âme enchantée*. Il contient un poème composé par l'héroïne principale, Annette, poème dans lequel revient sans cesse la phrase « Je baise ta main » :

*Tu es venu, ta main me prend, – je baise ta main.
Avec amour, avec effroi, – je baise ta main.*

*Tu es venu pour me détruire, Amour, je sais bien.
Mes genoux tremblent, viens ! détruis ! – Je baise ta main [...] etc.¹⁶...*

Le poème de Koudacheva qu'utilise ici Romain Rolland a, par chance, été conservé dans les archives de Wenceslas Ivanoff à Moscou. Il est daté du 12 septembre 1915 et a été envoyé au poète le 18 dans un recueil de poèmes. On le reconnaît aisément tant par le contenu que par la reprise de la phrase-clé :

septembre 1915

*La main me donne une Fleur, je baise ta main.
Mon Prêtre et mon Empereur, je baise ta main.*

*Parce qu'elle ouvrit ma Porte, – en étais-je digne ?
D'un geste doux et vainqueur, – Je baise ta main.*

10. Wolf Sedikh, *Les muses russes des célébrités françaises*, Moscou, 1997, p. 19-20.

11. Voir son aveu à Boris Nossik : « J'ai eu une liaison avec Claudel, – poursuit-elle. J'aurais bien couché avec lui, mais il était si vertueux... » (B. Nossik, « Qui es-tu – Maya » dans : B. Nossik, *Les Mystères russes de Paris (suite)*, Saint-Petersbourg, 2001.)

12. Archives romaines de Wenceslas Ivanoff : Inventaire 5, carton 6, n°7, feuillet 24.

13. Cette lettre est publiée juste après cet article.

14. Département des manuscrits de l'Institut de Littérature russe : Fonds 562, inventaire 3, n°1035, feuillet 7. (Les références ultérieures seront données sous leur forme abrégée : ILR.)

15. ILR, Fds 562, inv. 3, n° 1035, f. 41.

16. Romain Rolland. *L'Âme enchantée* II, *L'Été*, Paris, Albin Michel, 1923, p. 342 [édition Albin Michel, 1967, p. 420]. Marc, le fils de l'héroïne principale cite à nouveau ce début au tome quatre intitulé *Mère et fils*, dans la scène de son aveu, lui rappelant ainsi son amour passé (*L'Âme enchantée* III, *Mère et Fils*, vol. 2, Paris, Albin Michel, 1927, p. 169 [édition Albin Michel, 1967, p. 690].

*Et qu'elle embrase ma Lampe éteinte avant l'Aube
D'une inexhaustible ardeur, – je baise ta main.*

*Et qu'elle emplit mon Amphore altérée et vide
D'un vin suave et chanteur, – je baise ta main.*

*Et qu'elle mit à mes lèvres la Flûte frêle
Dont les tonnerres ont peur, – je baise ta main.*

*Et qu'elle fut caressante à ma lassitude
Et à ma lâche langueur, – je baise ta main.*

*Et que déjà j'y pressens l'implacable Glaive
Dont tu perceras mon cœur, – je baise ta main¹⁷.*

Par sa forme le poème de Koudacheva est un ghazal¹⁸ et la phrase répétée à propos de la main en est le refrain. Ivanoff avait reçu un cycle de trois ghazals, et le poème cité ci-dessus en est le premier ; les deux autres sont tous deux datés du 15 septembre. En voici les premiers vers : « Toute la nuit je pense à ton sourire, – mon Bien Aimé !... » et « La main sur mon cœur se pose – je n'ose pas¹⁹ !... » Le dernier texte fait partie de l'une des nombreuses réponses poétiques de Koudacheva à un poème à elle adressé par Ivanoff, ici « Le Jardin » qu'elle a reçu en août 1915. En ce qui concerne l'image de « la main [qui] sur le cœur se pose », on peut remarquer qu'elle avait déjà été utilisée par la poétesse dans d'autres textes adressés à Ivanoff. Ainsi dans le poème « Il était un petit navire... », qui fait partie du cycle « À Wenceslas Ivanoff » on trouve ce vers : « Votre main pèse sur mon cœur²⁰ » ; le poème, qui n'a pas été publié « À Wenceslas Ivanoff » ainsi daté « 1924 16 juillet » se termine par ces vers : « Et pieusement je baise / Vos ailes ou votre main²¹. » D'une manière générale, la main joue un rôle important dans la représentation poétique qu'elle donne d'Ivanoff. L'un des poèmes

extrait d'un ensemble envoyé à Ivanoff en date du 17 septembre 1915 avec ce premier vers « Je suis la Flèche, et la flûte, et la Rose... » a été publié dans le deuxième recueil de son œuvre poétique²². On peut supposer qu'elle n'a pas publié le ghazal qui nous intéresse précisément parce que s'il était tombé sous les yeux de quiconque, il aurait pu faire penser au poème de Rolland.

Quelques jours après cet envoi, Koudacheva rappelle dans une lettre en date du 24 septembre adressée à Ivanoff qu'elle avait autrefois à Koktebel tant aimé le poème de Mikhaïl Kouzmine « Il est venu de loin le Fiancé et l'Ami » (poème publié dans le recueil de Kouzmine « Réseaux », 1908), dont elle suppose à tort qu'il est dédié à Ivanoff alors qu'il était adressé à Victor Naoumoff, l'aimé de Kouzmine :

Lorsque l'hiver dernier, je vous ai vu pour la première fois chez Adélaïde [Gertsik], – je me suis mise à trembler. Serge Efron, qui était assis à côté de moi, m'a dit : « Maya, vous êtes malade. » Avez-vous vu comme je tremblais ? Je claquais des dents²³. J'étais saisie d'une peur épouvantable et lorsqu'on m'a demandé de dire vos vers, j'ai pensé que je serais incapable de prononcer un seul mot. Il y a deux ans, à la conférence de Balmont « Océanie²⁴ », j'étais assise à côté de vous et je vous regardais de côté. Et ce soir-là, il nous a présentés l'un à l'autre. Puis nous nous sommes revus au Club Litt[éraire et artistique²⁵]. Et au cours de l'avant-dernier été, à Koktebel, j'ai lu le poème « Il est venu de loin le fiancé et l'ami » et j'ai été submergée de tristesse ; quelques jours plus tard j'ai dit à Max [Volochnine] que j'aime celui dont parlent ces vers mais qu'il est si douloureux de ne pas savoir qui il est et que j'allais moi aussi lui écrire des

17. Département des Recherches scientifiques des manuscrits de la Bibliothèque nationale russe, Fonds 109, carton 45, cote 33, f. 3. (Les références ultérieures seront données sous leur forme abrégée : DRSM BNR.) Koudacheva a communiqué le même texte à Volochnine dans une lettre datée du 28 octobre 1915 (ILR, Fds 562, inv. 3, n° 1034, f. 38).

18. [Ndlr : Le ghazal (ou gazel), poésie amoureuse, genre littéraire florissant en Perse aux XIII^e et XIV^e siècles, est un poème composé de plusieurs distiques. Le second vers se termine par un mot ou groupe de mot identique. C'était, sous l'influence du poète allemand August von Platen, qui se tourna vers le persan, et publia en 1821 *Ghazal* et 1823 *Nouveaux ghazals*, un genre très populaire dans le cercle des poètes qui entourait Ivanoff.]

19. DRSM BNR, Fds 109, cart. 45, cote 33, f. 4 et 5.

20. Marie Koudacheva, *Sur l'Écume*, Paris, Figuière, 1928, p. 15. Ici ce texte est daté de 1916 ; il a été traduit en russe par un ami proche de Koudacheva, Boris Grivtsov ; l'original et la traduction sont conservés dans ses archives, mais la date qui figure sous le texte – 7 février 1915 – est différente. (Archives Nationales Russes des Arts et de la Littérature, Fds 2171, inv. 4, cote 101, f. 6 et Fds 2171, inv. 4, cote 39, f. 21). L'un des poèmes envoyés à Ivanoff qui était déjà à Rome commence par les mots : « La main dédaigneuse tient mon cœur, – oh ! si peu de chose ! » (ANR, Fds 5, cart. 6, cote 7, f. 40).

21. IRL, Fds 562, inv. 3, n° 1035, f. 104.

22. Ici ce poème est daté « Moscou, 1916 ». Voir Marie Koudacheva, *Sur l'Écume*, p. 18-19.

23. Plus tard, dans une conversation avec Nossik, elle évoquait ce souvenir pratiquement dans les mêmes termes : « À Moscou, j'étais amie avec les sœurs Gertsik, elles habitaient à côté de la Place du Chien. Elles m'ont invitée à une soirée. Je me rappelle une pièce tout en longueur, j'étais assise sur un divan au fond, et tout à coup Sergueï Efron me dit : "Voilà Wenceslas". Je ne l'ai vu que de dos – à l'autre bout de la pièce – et j'ai été prise de tremblements. » (B. Nossik, « Qui es-tu ? – Maya », p. 47.)

24. La conférence de Balmont « Océanie » a été prononcée le 21 octobre 1913 au musée Polytechnique ; voir la chronique : B. P. « Océanie » (Conférence K. V. « Ainsi ! » de Balmont), dans *Le Matin de la Russie*, 1913. 22 octobre, n° 243, p. 4. Voir aussi C. Balmont, « Océanie », dans *Préceptes*. 1914, Livre 6, p. 7-34. En 1912 Balmont avait entrepris un voyage de 11 mois dans l'hémisphère sud, il avait été particulièrement marqué par son séjour en Nouvelle Guinée, dans les îles Samoa, etc. (Voir : K. M. Azadovskii, « Balmont », dans « *Les écrivains russes. 1800-1917* », *Dictionnaire bibliographique*, Moscou. 1990. tome 1, p. 57-61).

25. Remarquons que, par la suite, racontant à Nossik les circonstances de sa rencontre avec Ivanoff, elle évoque un dîner à « l'Esthétique » (club littéraire et artistique), où Balmont cherchait à la « persuader » de tomber amoureuse de lui, tandis qu'Ivanoff entendait cette conversation. (B. Nossik, « Qui es-tu ? – Maya », p. 47). Mais tout cela ne repose que sur ses affirmations.

vers. *Et il m'a donné votre nom mais je ne vous ai pas écrit de vers. Quel dommage, n'est-ce pas ? - Et puis Adélaïde a dit à Max qu'elle vous avait parlé de moi et qu'elle m'avait appelée l'« éternelle amoureuse ». - Ah, que je vous aime, que je vous aime*²⁶ !

Il suffit de jeter un coup d'œil sur le poème de Kouzmine pour comprendre qu'il a inspiré son refrain à Koudacheva :

*Il est venu de loin le fiancé et l'ami.
Je baise tes pieds !*

*Avec ses mains, il a tracé un cercle autour de moi.
Je baise tes mains ! [...]*

Et ainsi de suite avec tout le corps : la cuirasse, les ailes, les épaules et les lèvres. On remarquera d'ailleurs les liens de ce texte avec un poème postérieur de Marina Tsvetaïeva : « Embrasser le front – c'est effacer les soucis / Je baise ton front ! » (1917). Ce poème de Kouzmine relève d'une stylisation du folklore russe, et non de la poésie lyrique de la Perse. Enfin on peut avec certitude faire le lien avec l'influence d'Ivanoff parce que le ghazal a été une des formes fixes qu'Ivanoff a essayé de greffer sur le tronc de la poésie russe.

Ce premier échange épistolaire de Koudacheva avec son futur mari a laissé une trace dans la partie publiée de son œuvre poétique sous la forme du poème « Comme l'Amour je suis aveugle²⁷ ». Après la reprise de ses relations épistolaires avec Koudacheva, cinq ans plus tard, Rolland écrit à son propos dans une lettre à Gorki datée du 5 avril 1928 : « J'ai lu d'elle de charmants vers en français (non ceux qu'elle a publiés : à mon avis elle a publié le moins bon)²⁸. »

Ainsi donc on voit que Rolland non seulement connaissait le premier recueil poétique de Kouda-

cheva, mais encore le comparait avec ceux des vers que la poétesse lui avait adressés en 1923. L'une des explications que donne Koudacheva de l'interruption de cette première correspondance avec Rolland se trouve dans une lettre à Ivanoff du 1^{er} janvier 1947 : « J'avais écrit pour la première fois en 1923, mais, comme vous, – je pense que vous vous en souvenez ! – il me blâma pour ma liaison avec le prof. P.S.K., ce qui me déplut et me fit rompre la correspondance amorcée, après 7 lettres échangées²⁹. » Elle évoque la même chose dans une lettre à Sedikh :

Dans mes lettres, j'ai commencé à lui parler de mes relations avec mon ami, qui était marié. En réponse Rolland a tout à coup commencé à me "faire la morale". Je me suis vexée et j'ai cessé de lui écrire. Mais quelques années plus tard, en lisant Jean-Christophe, je suis tombée amoureuse de l'auteur³⁰.

Ce P.S.K., personnage principal du premier recueil de Koudacheva *Jusqu'à l'aube. Moscou. 1924*³¹ est Piotr Semionovitch Kogan. Elle a envoyé la plus grande partie de ces poèmes à Volochine sous le titre « Amour » et, comme elle l'indique rapidement dans une note jointe, le poème de 1923 cité auparavant devait servir de prologue à un ouvrage futur dédié à Rolland³².

Koudacheva est une poétesse qui a trouvé sa place, même discrète dans la littérature russe et la littérature française ce qui a été rendu possible, en dehors de son talent littéraire, par ses qualités personnelles, en particulier son aptitude à souffrir comme l'héroïne de son poème qui a intéressé Romain Rolland. Dans le livre publié à Moscou dont le présent article est un extrait, nous tentons de décrire ces qualités personnelles et intellectuelles.

décembre 2014

26. DRSM BNR, Fds 109, cart. 28, cote 21, f. 25-26.

27. Marie Koudacheva, *Sur l'Écume*, p. 115.

28. Maxime Gorki et Romain Rolland. *Correspondance (1916-1936)*, Moscou, 1995. p. 421 (Archives Maxime Gorki. TXV, p. 159). [Voir aussi : *Correspondance entre Romain Rolland et Maxime Gorki*, préface de Jean Pérus, « Cahiers Romain Rolland », n° 28, Paris, Albin Michel, 1990, p. 199.]

29. Archives romaines d'Ivanoff, Inv. 5, cart. 6, cote 7, f. 8.

30. Wolf Sedikh, « J'apporte mes blessures... », dans *Octobre*, 1989, n° 5, p. 186-187. Pour son poème inspiré par la lecture de *Jean-Christophe*, voir M. E. Malikova, « "Le Temps" : histoire de l'édition coopérative de Leningrad (1922-1934) », p.238.

31. Princesse Marie Koudacheff, *Jusqu'à l'aube. Moscou 1924*, Paris, Le Divan, 1926.

32. ILR, Fds 562, inv. 3, n° 1035, f. 51.